

Qu'est-ce que l'identité d'une nation ?

Par ERNESTO SABATO *

PARLER de la « découverte » de l'Amérique peut être considéré comme une dénomination eurocentrique méprisante, niant l'existence des grandes cultures indigènes antérieures. Pourtant, elle cesse de l'être si l'on considère que les Européens ne les connurent pas avant cette date, et que seul un excès d'amour-propre peut attribuer au mot un sens péjoratif. Regrettable, en revanche, est le fait que l'on continue de l'employer alors que les esprits européens les plus éminents, à l'époque, manifestèrent leur admiration pour ce qu'ils avaient rencontré sur le Nouveau Continent.

Il serait plus légitime de parler de la « rencontre entre deux mondes », et que l'on reconnaisse et regrette les atrocités commises par les dominateurs. Reconnaissance qui devrait être accompagnée de l'examen des conséquences positives, avec le temps, de la conquête hispanique. Il suffirait d'avoir présent à l'esprit que l'expression en langue espagnole a produit en Amérique une des littératures les plus originales et les plus profondes de notre temps. Si la légende noire était une vérité absolue, les descendants de ces indigènes asservis devraient maintenir des ressentiments ataviques envers l'Espagne ; non seulement ce n'est pas le cas, mais deux des plus grands poètes de langue espagnole de tous les temps, métis, ont chanté l'Espagne dans des poèmes immortels : Rubén Darío, au Nicaragua, et César Vallejo, au Pérou.

Cette légende sinistre a pris naissance dans les pays qui voulaient supplanter le plus puissant empire de l'époque, et parmi ceux-ci l'Angleterre, qui ne se contenta pas de commettre des atrocités aussi graves que celles des Espagnols, mais qui les aggrava par son racisme traditionnel, lequel persiste jusqu'à nos jours dans l'attitude des Nord-Américains ; et non seulement à l'égard des Indiens, mais aussi de ceux appelés péjorativement « hispaniques » et, même des Italiens, en vertu d'une doctrine selon laquelle Reagan est supérieur à Jules César, à Virgile, à Horace, à Léonard de Vinci, à Michel-Ange, à Galilée et à tant d'autres qui firent pour la culture universelle un peu plus que cet acteur de troisième ordre. Non, il n'y a pas eu ici cette infériorité qu'est le racisme : et cela depuis Hernán Cortez, conquistador du Mexique, dont la femme fut indigène, jusqu'à ces hommes qu'une formidable entreprise conduisit sur les rives du Rio de la Plata et qui s'unirent à des Indiens. Je dois à ce mystère génétique d'avoir une jolie petite-fille qui révèle discrètement des traits incas. Sans parler des remarquables créations du baroque ibérique en Amérique latine, qui diffèrent subtilement de celui de la métropole, ce qui a été aussi le cas pour notre langue commune : l'illustre langue de Cervantès et de Quevedo.

Certes, toutes les conquêtes ont été cruelles, sanguinaires et injustes, et il suffirait de lire pour s'en convaincre ce livre d'un prêtre belge racontant les horreurs, les châtements, les mutilations de mains et parfois de pieds que ses compatriotes grossiers et vils infligeaient aux Noirs accusés de vol. Et l'on pourrait mentionner de la même manière les Allemands, les Hollandais et les Anglais. Qui sont-ils donc, au nom de quelles vertus ont-ils forgé la légende noire ?

* Romancier argentin ; considéré comme l'un des plus grands écrivains vivants de langue espagnole. Auteur, entre autres, d'Alejandra (Le Seuil, Paris, 1967) et du Tunnel (Le Seuil, Paris 1978).

C'est une injustice historique que d'oublier les noms de ceux qui combattirent pour les indigènes et pour la conservation de leurs valeurs spirituelles, comme Frère Bernardino de Sahagún, l'École de Salamanque et son « droit des gens », ou le très noble Bartolomé de las Casas, qui défendit avec acharnement les Indiens et qui, loin de faciliter la traite des Noirs, comme l'affirme l'un des si nombreux mensonges de la légende, lutta en leur faveur au nom d'une religion qui considère sacrée la condition humaine. On oublie enfin que ce furent des fils d'Espagnols et même des Espagnols qui s'insurgèrent contre l'absolutisme de leur propre patrie, de Bolívar, au nord, à San Martín, au sud, lequel, né ici, combattit héroïquement, comme colonel, les troupes de Napoléon sur la terre de son père, le capitaine Juan de San Martín. Avec raison, l'essayiste cubain Roberto Fernandez Retamar cite le cas de José Martí, l'un des hommes les plus nobles et les plus éclairés de notre Indépendance, fier de ses parents espagnols, et qui, en même temps qu'il défendait la légitimité d'une nouvelle culture américaine, se proclamait l'héritier du Siècle d'or. Sans parler de tant d'illustres métis, tel Bernardino Rivadavia dans mon pays, avec ses ancêtres noirs et peut-être même indiens, ou de mon ami Nicolas Guillén, le Cubain qui, dans un émouvant poème, chanta son aïeul espagnol et son aïeul africain, synthèse exemplaire de notre métissage.

TOUT cela est lié au problème, byzantin par excellence, de la fameuse « identité d'une nation ». On parle beaucoup de « recouvrer notre identité américaine ». Mais laquelle ? Et comment ? En disant « notre », des gens comme moi, qui me considère profondément argentin, seraient éliminés, étant donné que mes parents étaient européens. Alors, quelle identité invoquer ? Celle des Indiens nomades et guerriers qui parcouraient nos plaines où il n'y eut, même pas de civilisations anciennes comparables à celles des Mayas, des Incas ou des Aztèques ? Une terre qui s'est constituée par le fait d'un mélange hybride d'Espagnols, d'Indiens, d'Italiens, de Basques, de Français, de Slaves, de juifs, de Syriens, de Libanais, de Japonais, et aujourd'hui de Chinois et de Coréens. Et quelle langue revendiquer ? Il est étrange qu'un grand nombre de ceux qui se proposent de récupérer notre « identité » parlent la bonne et très vieille langue de Castille, et non les langues indigènes. Une façon paradoxale de revendiquer ce qui est autochtone...

Voudrait-on laisser de côté les immigrations de notre siècle, il resterait, comme l'écrit très justement Arturo Usler Pietri, trois protagonistes : les Ibériques, les Indiens et les Africains ; et la culture ibérique serait sans doute prépondérante, à partir du moment où ces trois sangs sont entrés dans le processus très complexe de la fusion et du métissage, perdant ce qui leur était propre jusqu'alors : mœurs et coutumes, religion, aliments et langue, pour produire un nouveau fait culturel original. Ce qui ne fut pas le cas de l'Amérique anglosaxonne ou du colonialisme européen en Afrique et en Asie, où il n'y eut qu'une simple et méprisante transplantation.

J'ai parlé plus haut de byzantinisme, car ces faux dilemmes nous rappellent les célèbres élucubrations où l'on demandait combien de grains de blé étaient nécessaires pour former un tas... Un faux problème qui s'aggrave quand on fait intervenir des êtres humains et non plus de simples grains de blé ; rien de ce qui se rapporte aux hommes n'est essentiellement pur,

tout se présente invariablement mêlé, complexe, impur. La pureté n'existe qu'au royaume platonicien des objets idéaux : triangle, rectangle ou logarithme. Si nous reculions dans le temps, nulle part nous ne saurions nous arrêter dans la recherche de cette identité illusoire. Pensons aux Espagnols eux-mêmes, qui sont aujourd'hui au centre de cette polémique : s'arrêter aux royaumes des Wisigoths ? Alors qu'on ne parle plus aucune langue germanique dans la Péninsule ? Il faudrait peut-être reculer jusqu'à la domination romaine qui a produit une culture si profonde que l'on continue de parler et d'écrire une langue dérivée du latin. Mais pourquoi s'arrêter à l'époque romaine ? Les puristes voudraient alors descendre jusqu'aux Ibères, un peuple mystérieux dont nous ignorons la langue, mais qui, apparemment, avait quelquel rapport avec les Africains ou, et peut-être, avec les Basques. De toute façon, ils invalideraient automatiquement le droit à la véritable identité hispanique dans laquelle ils ont surgi et ont vécu après des dominations si puissantes et vitales que les céréales qu'elles ont pu produire un écrivain majeur comme Sénèque. Et tout se complique un peu plus encore si nous songeons aux royaumes maures d'Andalousie, où s'est peut-être produit l'exemple le plus grand et le plus émouvant de cohabitation entre Arabes, juifs et chrétiens. On trouve dans la cathédrale de Séville le tombeau de Ferdinand le Saint, dénommé « le grand seigneur de la coexistence », et de chaque côté de celui-ci l'inscription qu'il exalte en latin, en arabe, en hébreu et en espagnol.

L'Espagne était imprégnée de sang juif à partir de l'Inquisition, qui le répandit aussi dans toute l'Europe chrétienne. Cette ténébreuse période, pourtant, ne doit pas nous faire oublier que sur cette terre ibérique, à des époques plus tolérantes, le peuple hébreu jouissait d'un respect que son sang s'était mêlé au sang royal, lui-même. Et qu'un philosophe de la dimension de Menéndez y Pelayo a écrit : « Le premier poète castillan connu est probablement l'éminent poète hébreu Yehuda Halevi dont on constate qu'il compose non seulement dans sa langue, mais aussi en arabe et dans la langue vulgaire des chrétiens. » Cet homme, qui naquit vers 1087, fut considéré comme le plus grand poète lyrique du judaïsme, mais, en ce qui trait à sa manière d'être, aussi caractéristiquement castillan que son ami Moïse Ibn Ezra andalou.

Pourtant, il y a plus important encore : le centre culturel arabo-judaïque, héritier de la haute culture de Bagdad, aussi bien à Cordoue « la fiancée d'Andalousie », que dans d'autres villes du même royaume, et qui agrandit le pont entre la culture hellénique – recueillie par les musulmans en Asie mineure et à Alexandrie – et l'Europe barbare ; ce qui fut également fait par l'École des traducteurs de Tolède, fondée au douzième siècle. Avicébron, né à Malaga en 1020, connaisseur de la philosophie néoplatonicienne, influença saint Bonaventure et l'ordre des franciscains, qui polémiquèrent avec Albert le Grand et saint

justice historique que d'oublier ceux qui combattirent pour les pour la conservation de leurs belles, comme Frère Bernardino l'École de Salamanca et son ns », ou le très noble Bartolomé qui défendit avec acharnement les, loin de faciliter la traite des l'affirme l'un des si nombreux la légende, lutta en leur faveur au religion qui considère sacrée la naine. On oublie enfin que ce d'Espagnols et même des Espargèrent contre l'absolutisme de trie, de Bolivar, au nord, à San l, lequel, né ici, combattit héroïme colonel, les troupes de Napo de son père, le capitaine Juan . Avec raison, l'essayiste cubain ndez Retamar cite le cas de José s hommes les plus nobles et les e notre Indépendance, fier de ses ols, et qui, en même temps qu'il gitérité d'une nouvelle culture proclamait l'héritier du Siècle ler de tant d'illustres métis, tel vadavia dans mon pays, avec ses et peut-être même indiens, ou de las Guillén, le Cubain qui, dans ème, chanta son aïeul espagnol fricain, synthèse exemplaire de

a est lié au problème, byzantin ellence, de la fameuse « identité ation ». On parle beaucoup de tre identité américaine ». Mais omment ? En disant, « notre », e moi, qui me considère profon- n, seraient éliminés, étant donné ts étaient européens. Alors, é invoquer ? Celle des Indiens uerriers qui parcouraient nos y eut même pas de civilisations parables à celles des Mayas, des Aztèques ? Une terre qui s'est le fait d'un mélange hybride d'Indiens, d'Italiens, de Basques, de Slaves, de juifs, de Syriens, de Japonais, et aujourd'hui de Chiéens. Et quelle langue revenditrange qu'un grand nombre de proposent de récupérer notre lent la bonne et très vieille lan-, et non les langues indigènes. doxale de revendiquer ce qui est

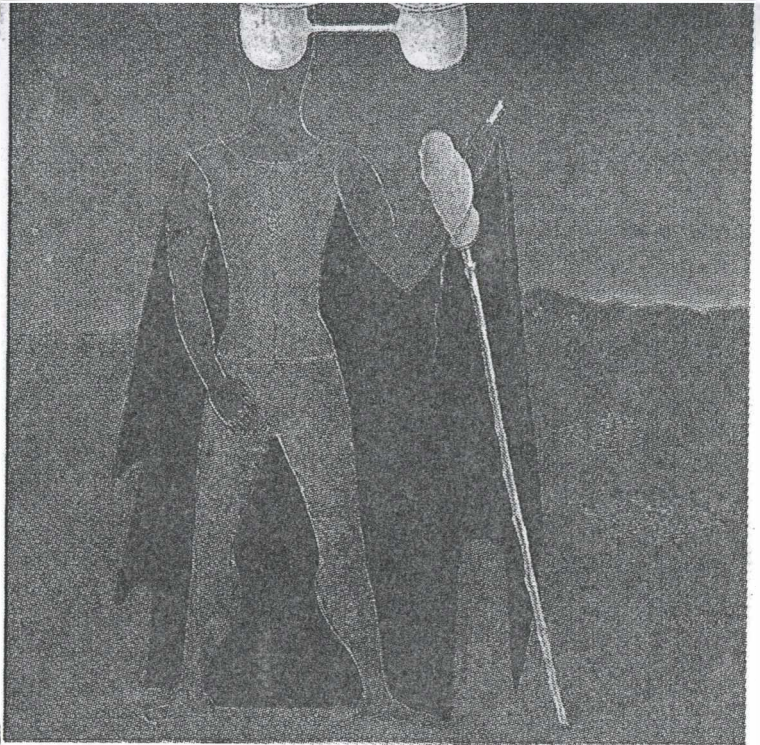
laisser de côté les immigrations , il resterait, comme l'écrit très ro Uslar Pietri, trois protagoniques, les Indiens et les Afriture ibérique serait sans doute à partir du moment où ces trois rés dans le processus très com- ion et du métissage, perdant ce propre jusqu'alors : mœurs et cou-, aliments et langue, pour pro- eau fait culturel original. Ce qui s de l'Amérique anglosaxonne ou e européen en Afrique et en eut qu'une simple et méprisante

is haut de byzantinisme, car ces nous rappellent les célèbres élu- l'on demandait combien de aient nécessaires pour former un problème qui s'aggrave quand on des êtres humains et non plus de de blé ; rien de ce qui se rap- mes n'est essentiellement pur,

tout se présente invariablement mêlé, complexe, impur. La pureté n'existe qu'au royaume platonicien des objets idéaux : triangle, rectangle ou logarithme. Si nous reculions dans le temps, nulle part nous ne saurions nous arrêter dans la recherche de cette identité illusoire. Pensons aux Espagnols eux-mêmes, qui sont aujourd'hui au centre de cette polémique : s'arrêter aux royaumes des Wisigoths ? Alors qu'on ne parle plus aucune langue germanique dans la Péninsule ? Il faudrait peut-être reculer jusqu'à la domination romaine qui a produit une culture si profonde que l'on continue de parler et d'écrire une langue dérivée du latin. Mais pourquoi s'arrêter à l'époque romaine ? Les puristes voudraient alors descendre jusqu'aux Ibères, un peuple mystérieux dont nous ignorons la langue, mais qui, apparemment, avait quelque rapport avec les Africains ou, et peut-être, avec les Basques. De toute façon, ils invalideraient automatiquement le droit à la véritable identité hispanique dans laquelle ils ont surgi et ont vécu après des dominations si puissantes et viscérales qu'elles ont pu produire un écrivain majeur comme Sénèque. Et tout se complique un peu plus encore si nous songeons aux royaumes maures d'Andalousie, où s'est peut-être produit l'exemple le plus grand et le plus émouvant de cohabitation entre Arabes, juifs et chrétiens. On trouve dans la cathédrale de Séville le tombeau de Ferdinand le Saint, dénommé « le grand seigneur de la coexistence », et de chaque côté de celui-ci l'inscription qui l'exalte en latin, en arabe, en hébreu et en espagnol.

L'Espagne était imprégnée de sang juif à partir de l'Inquisition, qui le répandit aussi dans toute l'Europe chrétienne. Cette ténébreuse période, pourtant, ne doit pas nous faire oublier que sur cette terre ibérique, à des époques plus tolérantes, le peuple hébreu jouissait d'un tel respect que son sang s'était mêlé au sang royal lui-même. Et qu'un philosophe de la dimension de Menéndez y Pelayo a écrit : « Le premier poète castillan connu est probablement l'éminent poète hébreu Yehuda Halevi dont on constate qu'il compose non seulement dans sa langue, mais aussi en arabe et dans la langue vulgaire des chrétiens. » Cet homme, qui naquit vers 1087, fut considéré comme le plus grand poète lyrique du judaïsme, mais, en ce qui a trait à sa manière d'être, aussi caractéristiquement castillan que son ami Moïse Ibn Ezra, andalou.

Pourtant, il y a plus important encore : le centre culturel arabo-judaïque, héritier de la haute culture de Bagdad, aussi bien à Cordoue, « la fiancée d'Andalousie », que dans d'autres villes du même royaume, et qui agrandit le pont entre la culture hellénique - recueillie par les musulmans en Asie mineure et à Alexandrie - et l'Europe barbare ; ce qui fut également fait par l'École des traducteurs de Tolède, fondée au douzième siècle. Avicébron, né à Malaga en 1020, connaisseur de la philosophie néoplatonicienne, influença saint Bonaventure et l'ordre des franciscains, qui polémiquèrent avec Albert le Grand et saint



VICTOR BRAUNER- « Christophe Colomb » (1938).

Thomas. Le grand philosophe juif Maïmonide, lui, né à Cordoue en 1136, influencé par le néoplatonisme, reçut la doctrine aristotélicienne à travers le plus éminent des penseurs arabes, Averroès. Tous deux jetèrent un pont entre la philosophie grecque et l'Europe barbare, au sommet duquel s'élevèrent Bacon, saint Thomas, Descartes, Spinoza et Kant. Belle identité culturelle !

ET, puisque tout a commencé avec le problème de l'identité hispano-américaine, il ne sera pas inutile de rappeler que mathématiciens, géographes et astronomes provenant de cette époque exceptionnelle de la culture arabo-judaïque ont rendu possible le voyage de Christophe Colomb, presque sûrement juif. Comme trois des poètes les plus éminents de notre langue : Fray Luis de Léon, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse d'Avila.

De tels faits pourraient aussi caractériser différentes régions européennes où l'égorgement, la peste, le viol et la torture furent inévitables, car c'est là la condition de l'homme, capable des plus grands prodiges et des férocités les plus atroces, comme l'a dit Pascal. Acceptons donc l'histoire telle qu'elle est, toujours sale et entremêlée, et ne courons pas après de prétendues identités. Les dieux de l'Olympe eux-mêmes, qui apparaissent comme des archétypes de l'identité grecque, étaient loin d'être purs, contaminés par des divinités égyptiennes et asiatiques...

L'histoire est faite d'affirmations fallacieuses, de sophismes et d'oublis. Je suis, moi-même, incapable de dire le nom de ce prisonnier de la funeste Tour de Londres, qui, attendant sa décapitation, consacrait ses derniers jours à écrire l'histoire d'Angleterre lorsque, de la bouche des gardiens qui lui apportaient sa soupe, il apprit qu'une grande bataille se livrait au pied de sa prison. Informations si confuses et contradictoires qu'il cessa d'écrire, étant donné qu'il n'était même pas capable de connaître avec certitude ce qui se passait, là, juste en bas.

(Traduit de l'espagnol par Claude Couffon.)

(Le titre et le surtitre sont de la rédaction.)